

Fuocoammare, par-delà Lampedusa Existences en parallèle

Anne-Christine Loranger

Number 305, December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2016). Review of [Fuocoammare, par-delà Lampedusa : existences en parallèle]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 22–23.

Fuocoammare, par-delà Lampedusa Existences en parallèle

Ours d'or mérité à la Berlinale, le documentaire de Gianfranco Rosi nous confronte non seulement avec la réalité des réfugiés rescapés sur les côtes d'Europe, mais la met en parallèle avec le quotidien tranquille de ceux qui se trouvent malgré eux aux premières lignes de la plus grande catastrophe humaine depuis la Deuxième Guerre mondiale.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Pour la grande majorité des Canadiens, l'exode des réfugiés à travers la Méditerranée se déroule au petit écran. Pour les 6000 habitants de Lampedusa, elle se déroule sur leurs plages. Les images-chocs des corps rejetés par la mer sur cette petite île italienne située au large de la Sicile ont tristement fait le tour du monde. En débarquant à Lampedusa en 2014 pour tourner un court métrage sur la vie des habitants, le documentariste Gianfranco Rosi y rencontre par hasard le Dr Pietro Bartolo, seul médecin de l'île. C'est lui qui, des réfugiés, décide depuis 20 ans qui doit aller à l'hôpital ou au centre de détention, qui est mort et qui est encore vivant. Leur rencontre, les récits et photos partagés par Bartolo, décideront Rosi à tourner un long métrage. « L'idée de départ du producteur était de tourner un court métrage, un film instantané qui donnerait une image différente de Lampedusa à une Europe paresseuse et complice, dont le sentiment vis-à-vis de la crise qui se développait était à la fois confus et déformé, mentionne Rosi en conférence

de presse lors de la première. C'était vrai pour moi aussi. Pendant longtemps, Lampedusa n'avait été qu'un amas de voix, de titres choquants et d'images de mort, d'urgences et de soulèvements populaires à la télé. Une fois sur place, cependant, j'ai découvert un univers bien éloigné de celui transmis par les médias. Je me suis rendu compte qu'on ne pouvait traduire cette réalité en quelques minutes. »

Rosi décide alors d'emménager sur l'île. Pendant un an, il découvre la vie des habitants, crée des liens. Le hasard le fait rencontrer Samuele, un jeune garçon de neuf ans, fils de pêcheur qui préfère jouer sur la terre ferme. C'est à travers lui, ses explorations et ses jeux que le documentariste nous fait explorer le quotidien tranquille des lampédusiens, alors qu'à deux kilomètres en mer les gardes-côtes interceptent les bateaux remplis à ras bord de réfugiés grelottants, brûlés par le mélange hautement toxique du *gas-oil* et de l'eau de mer... Quand ils ne sont pas déjà asphyxiés !



Samuele préfère jouer sur la terre ferme



Outre la dévotion de Rosi à comprendre le rythme de l'île et l'extraordinaire générosité de ses habitants, le génie du film tient dans les récits parallèles qu'il entretient. Samuele se promène avec son copain, trouve des nids d'oiseaux, attaque une armée de cactus avec son lance-pierre, mange chez sa grand-mère et mène la vie d'un gamin normal de neuf ans. Au même moment, à quelques centaines de mètres, les marins du *Cigala Fulgosi* interceptent des bateaux sur le point de couler. Entre les deux, il y a le centre de détention où sont menés les réfugiés, lesquels n'ont ainsi plus de contact avec les habitants de l'île. C'est ce cloisonnement, cette juxtaposition en cercles concentriques de réalités séparées, qui a fasciné Rosi. « Depuis l'instauration d'opérations de secours comme Mare Nostrum, qui cherche à intercepter les bateaux directement en mer, on ne voit plus de migrants sur Lampedusa », explique Rosi. « Ils passent à travers l'île comme des fantômes. Ils sont débarqués sur un quai dans le vieux port, conduits en bus au centre de détention pour leur porter secours et les identifier et ils sont envoyés quelques jours plus tard sur le continent. » Ayant réussi à gagner l'accès au centre de détention, Rosi en rapporte des images bouleversantes d'un groupe de jeunes hommes en train de chanter et de raconter leur épopée. Bombardés au Nigéria, ils fuient à travers le Sahara, où nombre d'entre eux périssent de soif et d'épuisement, puis en Libye, où beaucoup d'autres meurent ou sont emprisonnés, jusqu'à la mer, où ils embarquent pour la périlleuse traversée. Seulement 30 d'entre eux survivront sur les 90 qui commencent le voyage. Rosi filme les visages en silence avec une extraordinaire intensité, tant sur le bateau que sur l'île, tant durant les jeux de Samuele que lors des rencontres avec les habitants de Lampedusa. La mer nocturne y est déclinée dans sa splendeur et sa toute-puissance, alors que les rescapés enveloppés de couvertures de secours argentées s'alignent sur les navires, comme autant d'ovnis.

Si le film de Rosi ne cherchait qu'à montrer la vie dans Lampedusa et autour de celle-ci à travers des images parfois

douces, parfois terribles, mais toujours belles, il aurait déjà fait œuvre utile. Mais il va plus loin, c'est sa force. Car ces mondes concentriques sont à l'image de la relation que la grande majorité du monde occidental entretient vis-à-vis des réfugiés soudanais, érythréens, éthiopiens, irakiens, afghans et syriens qui débarquent dans les centres d'hébergement, passant comme des fantômes pour aboutir où ? Le saurons-nous ? Veut-on le savoir ? Les lampédusiens, eux, ne semblent pas s'en préoccuper. Peut-être parce qu'ils sont très occupés à trouver des couches et des vêtements pour le nouveau-né d'une Soudanaise qui vient d'accoucher. Vague après vague, ils sont aux premières loges.

Le jeune Samuele ne semble pas être affecté par les vagues humaines qui déferlent près de chez lui. On observe cependant que ses jeux avec son lance-pierre sont loin d'être innocents. Lors d'un rendez-vous chez le D^r Pietro Bartolo, le spectateur apprend qu'il souffre d'anxiété et qu'il a peur de sortir en mer. Cette image, qu'on pourrait bien prendre pour une métaphore subtile sur l'inquiétude que génèrent de plus en plus les réfugiés en Occident, est contrastée avec celle du même médecin pratiquant une échographie sur une femme africaine enceinte de jumeaux et essayant de lui communiquer le sexe de ses enfants. Sa patience et son humour, la chaleur de ce contact profondément humain au-delà de l'absence de langage commun, constituent la scène finale du film et le message subtil que le réalisateur cherche à envoyer. Une rencontre, un point de contact, un échange, un partage, un lieu d'empathie et de sympathie, c'est tout ce qu'il faut pour étouffer la peur.

★★★★½

■ FUOCOAMMARE | **Origine :** Italie – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 54 — **Réal. :** Gianfranco Rosi — **Scén. :** Gianfranco Rosi, Carla Cattani — **Images :** Gianfranco Rosi — **Mont. :** Jacopo Quadri — **Son :** Stefano Grosso — **Avec :** Samuele Pucillo, Pietro Bartolo, Maria Costa, Samuele Caruana, Francesco Mannino, Maria Signorello, Giuseppe Fragapane, Francesco Paterna, Mattias Cucina — **Prod. :** Donatella Palermo — **Dist. / Contact :** EyeSteelFilm.